

IDENTIFIER ET LUTTER CONTRE LA DÉSINFORMATION

Jeudi 26 septembre, 10h30-12h, salle Or



Anna Beitane, Cécile Dolbeau-Bandin, Virginie Bagneux, Stefano Braghiroli et Maili Vilson

Depuis quelques décennies, nous sommes quotidiennement impactés par les technologies numériques, les réseaux sociaux, et plus récemment, l'intelligence artificielle. Si ces nouveaux outils ont considérablement changé nos vies et amélioré nos moyens de communiquer, ils sont aussi à l'origine de *fake news*, ces fausses informations qui polluent l'espace public. Pour exemple, Anna Beitane, cheffe de projets d'apprentissage en ligne et de formation continue au Johan Skytte Institute of Political Studies de l'Université de Tartu, rappelle cette page internet clonée sur celle du journal belge *Le Soir*, titrant « Macron, candidat préféré de l'Arabie Saoudite à la présidentielle » en 2017. Ce site, qui présente esthétiquement toutes les caractéristiques pour être crédible, avait notamment été partagé sur les réseaux sociaux par Marion Maréchal-Le Pen, femme politique encartée à l'époque au Front National.

Ces *fake news* « impactent la façon dont nous interagissons entre êtres humains, explique Cécile Dolbeau-Bandin, enseignante-chercheuse à l'IUT Grand Ouest Normandie et chercheuse au CERREV (Centre de Recherche Risques & Vulnérabilités) à l'université de Caen. Nous sommes victimes d'infobésité, une surcharge informationnelle qui rend difficile de faire le tri ». L'enseignante distingue deux types de *fake news*, à savoir la

ANIMATION

Anna Beitane, Cheffe de projets d'apprentissage en ligne et de formation continue au Johan Skytte Institute of Political Studies de l'Université de Tartu

INTERVENANTS

Virginie Bagneux, Enseignant-chercheur en Psychologie Sociale à l'Université de Caen en psychologie sociale à l'Université de Caen-Normandie

Stefano Braghiroli, Professeur d'études européennes au Johan Skytte Institute of Political Studies de l'Université de Tartu

Cécile Dolbeau-Bandin, Enseignant-chercheur à l'IUT Grand Ouest Normandie et chercheuse au CERREV (Centre de Recherche Risques & Vulnérabilités) à l'Université de Caen

Maili Vilson, Directrice adjointe des affaires académiques à l'Institut d'études politiques Johan Skytte de l'Université de Tartu

mésinformation, soit une fausse information sans une volonté de nuire, et la désinformation, soit une information fallacieuse ou tronquée dans le but de manipuler autrui. « L'objectif principal est de diviser les sociétés démocratiques dans des moments à fort enjeu comme lors de la guerre en Ukraine ou pour l'élection de Donald Trump aux États-Unis. » Avec, en prime, l'apport de l'intelligence artificielle ces dernières années qui a décuplé le réalisme avec lequel certaines images peuvent nous tromper, dont notamment les *deepfakes*, ces vidéos et photos truquées qui circulent sur les réseaux sociaux. La photo du pape François en



parka blanche façon rappeur, qui a fait le buzz début 2023 en est l'exemple parfait. « Si elles peuvent parfois faire rire, il ne faut pas négliger l'enjeu démocratique qui en découle. Cela nécessite une formation, très tôt, pour forger son esprit critique, et savoir ce que sont qu'une source et une information vérifiée. »

Virginie Bagneux, enseignante-chercheuse en psychologie sociale à l'université de Caen-Normandie, évoque la zététique comme outil permettant de distinguer une vraie information d'une fausse, inventée dans les années 1980 par Henri Broch et qu'il défend dans son livre *L'art du doute*. « L'objectif de la pensée critique telle qu'il la conçoit est de déterminer si je peux faire confiance à une information ou pas, mais en gardant à l'esprit qu'entre les deux, le doute est permis ». Deux outils de zététique sont alors présentés : l'un est un curseur de vraisemblance face à une information précise, qui part « d'absolument probable » à « pas du tout probable ».



Retrouvez
l'intégralité
de ce débat
sur YouTube

C'est à « l'informé » de faire varier ce curseur après un temps de réflexion et de recherche. « Il y a cette phrase de Carl Sagan, scientifique américain, qui est très intéressante : « Des af-

firmations extraordinaires nécessitent des preuves extraordinaires. » L'autre outil présenté est une échelle de niveau de preuve qui classe par degré de certitude si une information peut être considérée comme fiable ou pas. « Un témoignage n'est pas une preuve. Il n'est pas forcément faux, mais par prudence, ce n'est pas suffisant » explique-t-elle.

Loin d'être un nouveau phénomène, Stefano Braghioli, professeur d'études européennes à l'Institut d'études politiques Johan Skytte de l'Université de Tartu rappelle que la désinformation est aussi ancienne que le sont nos civilisations. Il cite l'exemple d'un hiéroglyphe égyptien qui relate les exploits guerriers du pharaon Ramsès il y a 3000 ans, la bataille de Qadesh. « Nous savons qu'il a échappé de peu à la mort. Mais de retour chez lui, il a fait réaliser cette gravure magnifique qui donne une tout autre version de l'histoire. » Cette désinformation a pour objectif minimum de créer un doute pour que le public ne soit plus capable de distinguer le vrai du faux. Sa dangerosité tient au fait qu'elle puisse circuler librement dans un environnement démocratique. Maili Vilson, directrice adjointe des affaires académiques à l'Institut d'études politiques Johan Skytte de l'Université de Tartu, note que les minorités étrangères y sont encore plus vulnérables. La barrière de la langue, une méfiance envers les médias grand public, des réseaux sociaux centrés sur leur communauté, un manque d'initiative de vérification des faits, la méconnaissance des médias du pays... Tout cela provoque une marginalisation politique.

Récemment, une photo de la chanteuse Taylor Swift avec une glace à la main, tout sourire, à côté d'un enfant africain affamé, illustre bien ce problème. Ce montage, malgré sa faible qualité d'exécution, a pour but d'augmenter la défiance de ces populations envers la société. « On voit très bien ce que cela cherche à véhiculer comme information » conclut Maili Vilson.